

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

Le tour du monde du roi Zibeline

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans et nouvelles

- L'ABYSSIN, *Gallimard*, 1997. Prix Méditerranée et Goncourt du premier roman (« Folio » n° 3137).
- L'ABYSSIN. Lu par Claude Giraud, Jean-Yves Bertheloot et 10 comédiens (« Écoutez lire »).
- SAUVER ISPAHAN, *Gallimard*, 1998 (« Folio » n° 3394).
- LES CAUSES PERDUES, *Gallimard*, 1999. Prix Interallié (« Folio » n° 3492 *sous le titre* ASMARA ET LES CAUSES PERDUES).
- ROUGE BRÉSIL, *Gallimard*, 2001. Prix Goncourt (« Folio » n° 3906).
- GLOBALIA, *Gallimard*, 2004 (« Folio » n° 4230).
- LA SALAMANDRE, *Gallimard*, 2005 (« Folio » n° 4379).
- UN LÉOPARD SUR LE GARROT. Chroniques d'un médecin nomade, *Gallimard*, 2008 (« Folio » n° 4905).
- LE PARFUM D'ADAM, *Flammarion*, 2007 (« Folio » n° 4736).
- KATIBA, *Flammarion*, 2010.
- SEPT HISTOIRES QUI REVIENNENT DE LOIN, *Gallimard*, 2011 (« Folio » n° 5449).
- LE GRAND CŒUR, *Gallimard*, 2012 (« Folio » n° 5696).
- LE GRAND CŒUR. Lu par Thierry Ancisse (« Écoutez lire »).
- IMMORTELLE RANDONNÉE. Compostelle malgré moi, *Éditions Guérin*, 2013 (« Folio » n° 5833). Prix Pierre Loti.
- IMMORTELLE RANDONNÉE. Compostelle malgré moi. Photographies de Marc Vachon, *Gallimard*, 2013. Prix Pierre Loti.
- LE COLLIER ROUGE, *Gallimard*, 2014 (« Folio » n° 5918). Prix Littéré. Prix Maurice Genevoix.
- LE COLLIER ROUGE. Lu par l'auteur (« Écoutez lire »).
- CHECK-POINT, *Gallimard*, 2015 (« Folio » n° 6195).
- LES ENQUÊTES DE PROVIDENCE. Contient *Le parfum d'Adam* et *Katiba* (« Folio » n° 6019, série XL).
- CHECK-POINT. Lu par Thierry Hancisse (« Écoutez lire »).

Suite des œuvres de Jean-Christophe Rufin en fin de volume

LE TOUR DU MONDE DU ROI ZIBELINE

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

de l'Académie française

LE TOUR
DU MONDE
DU ROI ZIBELINE

roman

nrf

GALLIMARD

Benjamin Franklin, le visage contracté par la douleur, se tenait debout derrière sa chaise, les mains agrippées au dossier de bois, et il regardait méchamment la porte.

Ses rhumatismes ne le laissaient plus en paix depuis qu'il était rentré à Philadelphie. Cela allait de mal en pis. Deux condamnés, sortis de la prison voisine, le transportaient, assis sur son fauteuil. Ces bougres de voleurs l'adoraient mais ils empestaient un peu trop l'alcool à son goût.

Benjamin Franklin regardait la porte parce qu'elle n'allait pas tarder à s'ouvrir. C'était chaque matin la même attente et la même déception. La cohorte des solliciteurs, la procession des admirateurs qui venaient lui baiser les mains et lui demander son aide. Les mêmes histoires de procès injustes, de voisins en guerre, de veuves nécessiteuses. Il écoutait à peine, hochait la tête, rêvait, comme le vieillard qu'il était, au destin qu'il avait connu et à celui qu'il ne connaîtrait jamais. L'ingratitude des peuples ! Qui avait négocié avec les Anglais au nom des colons américains ? Qui était le rédacteur de la

Déclaration d'Indépendance américaine ? Qui avait créé le premier service postal, le corps des sapeurs-pompiers, les grands journaux d'opinion ? Et qui avait représenté les États-Unis, tout juste nés, auprès des Français pendant près de onze ans ? Pourtant, à son retour, les intriguants s'étaient partagé le pouvoir et lui avaient refusé les grands postes auxquels il avait largement droit, tous les honneurs. Il aurait bien mérité lui aussi qu'on l'écoute et qu'on exauce ses vœux, mais qui le ferait ?

La porte s'entrouvrit. Son secrétaire passa la tête.

— Vous êtes prêt, monsieur ?

Benjamin Franklin grommela un « non » puis fit péniblement le tour du fauteuil, s'affala dedans avec un gémissement de douleur.

— Qui sont-ils, ce matin, Richard ?

Le vieux serviteur, habitué depuis tant d'années à calmer la mauvaise humeur de son maître, consulta tranquillement une liste qu'il tenait à la main.

— On en a inscrit douze. Mais il y en a trente de plus dehors dans la rue, si vous voulez.

— Au diable ! Passe-moi ce papier.

Le vieillard chaussa ses lunettes à verres superposés. C'était une de ses inventions, la seule qui lui fût encore utile car il se moquait bien désormais du paratonnerre... Il parcourut la liste de noms en marmonnant. Tous ces Lewis, ces Davis, ces Kennedy ne lui étaient que trop familiers, même s'il ne les avait jamais rencontrés.

— Tiens ! remarqua-t-il en pointant son doigt osseux vers le milieu de la liste. Comte Auguste et comtesse A. Qui sont ces deux-là ? Elle s'appelle vraiment A., cette comtesse ?

Richard baissa la tête. Il était petit et replet et cette attitude lui donnait l'air d'un chien soumis.

— Vous savez que j'ai du mal avec les mots étrangers, monsieur. Ces deux personnes viennent d'Europe et je n'ai pas bien saisi leurs noms. Il y a quelque chose comme « ski » à la fin.

— Alors, tu as mis les prénoms ?

— Celui du monsieur. La dame, même son premier nom est difficile.

Le mot « Europe » avait éveillé Franklin. Il était envahi par une telle nostalgie de ce continent, depuis son retour, que tout ce qui pouvait s'y référer l'attirait.

— Ils viennent d'Europe, dis-tu... D'où en particulier ?

— De Paris.

Le vieux savant écarquilla les yeux. En vérité, dans toute l'Europe c'était Paris qui avait le plus compté pour lui, là qu'il avait connu le triomphe, le bonheur, devait-il dire l'amour ?

— De Paris ! Je les ai déjà vus ?

— C'est ce qu'ils insinuent. Enfin, ils prétendent que vous les avez rencontrés mais que vous ne vous en souviendrez peut-être plus. C'est surtout la dame qui...

Franklin se troubla. Il ne savait que penser. L'idée de revoir des personnages qui arrivaient de Paris était le plus grand bonheur qu'il pût souhaiter. Et s'il avait connu cette dame là-bas, c'était encore mieux. Mais que venait-elle donc faire avec son mari ?

— Que veulent-ils ? Ils te l'ont dit ? Tu ne les sens pas... malintentionnés ?

Richard secoua ses badigoinces.

— Du tout ! Au contraire ! Ils sont très impatients de vous voir et ils s'en font une joie.

Le mystère s'épaississait, ce qui était loin de déplaire à Franklin. À son âge, que pouvait-il désirer sinon des surprises et des histoires bien racontées ?...

— Congédie tous les autres ! Qu'ils reviennent demain ou qu'ils aillent en enfer. Et fais entrer ce comte Auguste et cette dame que, paraît-il, j'ai connue.

— Bien, monsieur.

Benjamin Franklin enleva ses lunettes. Il ôta des miettes qui traînaient sur son habit et en tira les pans. Puis il lissa et rabattit derrière les oreilles ce qui lui restait de cheveux, qu'il gardait longs. Curieux comme le mot « Paris » avait un effet immédiat : il se tenait plus droit et soignait davantage son apparence, sans illusions, hélas, sur les charmes de son pauvre corps perclus. N'importe, on allait parler d'un temps où ces misères ne l'accablaient pas encore.

Richard rouvrit la porte, en grand cette fois, et introduisit le couple. L'homme et la femme marchaient du même pas, elle légèrement en avant. Lui la serrait à la taille mais avec discrétion. C'était un geste naturel, familier et tendre.

Ils étaient d'assez haute taille l'un et l'autre. Lui paraissait un peu plus âgé mais avait tout au plus la quarantaine. Elle était très juvénile avec cependant une assurance, une maturité de femme accomplie.

Benjamin Franklin les considéra d'abord ensemble tant le couple qu'ils composaient transformait leurs individualités et leur conférait une sorte de présence commune. Puis ils se placèrent chacun sur un siège que

Martin leur avait avancé et Franklin put les détailler à tour de rôle. Le comte Auguste avait un visage boucané, des yeux bleus très doux et ses cheveux blonds, coupés court, n'étaient ni poudrés ni couverts d'une perruque. Dans son attitude se lisait un étrange mélange de vivacité, d'autorité, presque de violence. En même temps, par la manière attentive et profonde qu'il avait de regarder, on sentait un esprit réfléchi, porté à la méditation plus qu'au rêve, tirant de la réalité la riche matière d'une pensée qui avait, derrière ce visage énigmatique, sa vie et ses impulsions propres. Franklin eut tout de suite un peu peur de lui.

Il se garda de trop crûment dévisager sa compagne. Pourtant, ce n'était pas l'envie qui lui en manquait. Elle était précisément tout ce qu'il avait aimé dans la vie. Éclatante de jeunesse et de santé, d'une élégance typiquement parisienne, l'expression réservée mais le regard brillant d'intelligence. Elle se tenait bien droite dans sa robe de mousseline des Indes bleu pastel, longue et ample, fémininement serrée à la taille autour d'un bustier de dentelles qui découvrait ses bras fins. Elle était à peine fardée avec juste ce qu'il fallait de noir aux yeux pour faire ressortir l'intensité de leur iris bleu. Sa coiffure n'était pas savante et sans doute l'avait-elle réalisée elle-même, en tenant les épingles dans sa bouche. Mais on voyait qu'elle était le chef-d'œuvre ordinaire d'une femme experte, comme ces plats simples que préparent à la hâte de grands chefs pour des visiteurs inattendus. Et ces raffinements n'enlevaient rien à l'impression de solidité et de volonté que dégageait la jeune femme.

Franklin, hélas, avait beau interroger sa mémoire : si

cette comtesse lui rappelait tant de rencontres délicieuses qu'il avait faites à Paris, elle n'évoquait en lui aucune relation particulière. Elle lui remémorait bien d'autres femmes par sa tenue et ses manières ; elle-même, comme personne singulière, il ne la reconnaissait pas.

En un sens, c'était tant mieux. Il n'avait rien à se reprocher. Cependant, cela ne faisait que rendre l'énigme plus passionnante.

— Ainsi, commença-t-il en regardant ses hôtes tour à tour, vous arrivez de France ?

— Pas directement. Nous avons d'abord séjourné à Saint-Domingue. Mais permettez-moi, cher monsieur Franklin, de nous présenter. Je suis le comte Auguste Benjowski et voici mon épouse, Aphanasie. Nous sommes accompagnés de notre fils, Charles.

— Et où est-il, cet enfant ?

— À l'auberge. Nous ne voulions pas vous importuner avec lui. Il n'a que huit ans...

— Vous auriez pu. J'adore les enfants. Et puis-je vous demander pourquoi vous êtes venus en Amérique ?

— Pour vous voir.

— Tiens, tiens. Quel honneur !

Franklin était en lui-même un peu contrarié que ces visiteurs appartiennent, si différents qu'ils fussent, à l'espèce des solliciteurs qui le persécutaient chaque jour. Par bonheur, il ne doutait pas que leur demande fût plus originale que les interventions qu'on le priait de faire d'habitude.

— Vous êtes donc français ? reprit-il pour les conduire d'abord à se raconter un peu.

— Non. Je suis hongrois, dit Auguste. Ou plutôt polonais. Enfin, disons que je suis un peu les deux.

— Je comprends, dit Franklin qui, de toute manière, n'avait jamais cultivé ses connaissances sur ces profondeurs de l'Europe. Et vous, madame, vous êtes polonaise aussi ?

— Non, prononça Aphanasie. Je suis russe.

Sa voix bien posée, un peu grave pour son sexe, n'en était que plus sensuelle.

— Russe. Allons bon ! Je vous aurais crue parisienne...

— Je ne sais si c'est un compliment...

— C'en est un ! s'empressa Franklin.

— En ce cas, je l'accepte volontiers et vous en remercie. Nous avons vécu un peu à Paris en effet.

— Et c'est là, pardonnez-moi d'être indiscret, que vous vous êtes rencontrés ?

— Non, monsieur. Nous nous sommes connus, Aphanasie et moi, sur les côtes du Pacifique.

Auguste avait dit cela tranquillement, comme s'il avait proposé à Franklin une promenade au bord de la Delaware voisine.

— Du Pacifique ! Vous êtes des navigateurs ?

— Je ne dirais pas cela, bien que nous ayons parcouru beaucoup de distance sur les mers.

Ces petites énigmes plaisaient à Franklin. Il avait presque oublié ses rhumatismes même si sa hanche droite le lançait encore un peu.

— Pardon pour ma curiosité : en temps ordinaire et quand vous n'êtes pas en visite chez moi à Philadelphie, où vivez-vous ? Dans le Pacifique ?

— Non, à Madagascar.

— Tiens donc !

Franklin ne savait pas grand-chose sur cette île afri-

caine et le peu qu'il en avait retenu lui faisait penser qu'elle était sauvage. Il jeta un coup d'œil à Aphanasie. Plus grande dame que jamais, répandant doucement autour d'elle un parfum subtil de lilas et de jasmin, elle souriait avec tranquillité.

— Et que faites-vous à Madagascar ? Je suppose que vous y tenez un emploi.

Auguste réfléchit un instant puis dit sobrement :

— Je suis roi.

Cette affirmation, venue après tant de mystères, finissait par rendre invraisemblable tout ce qu'Auguste et sa femme avaient déclaré. Comme la dernière carte d'un château qui le fait s'écrouler, ce mot doucha la bienveillance de Franklin. Il regarda ces personnages comme deux coquins qui se moquaient de lui. Il se redressa en grimaçant à cause de sa hanche.

— Croyez-vous que mon ignorance soit à ce point ?

— Que voulez-vous dire ?

— Pensez-vous que je ne sache pas que Madagascar est peuplée de Noirs ? Et que son roi, s'il existe, ne saurait être hongrois ou polonais.

Aphanasie se pencha légèrement en avant et tendit la main. Elle portait à l'annulaire une bague ornée d'un gros saphir qui rappelait le ton de sa robe. Un vernis couleur d'ivoire faisait briller ses ongles. Franklin sentit les doigts de la jeune femme effleurer le dos de sa main.

— C'est la vérité, monsieur. Auguste est le roi de ce pays. On l'appelle le roi Zibeline.

« Zibeline ! pensa Franklin. Et quoi encore ? Tout cela n'a aucun sens. »

Aphanasie regardait le vieil homme sans ciller et il déglutit difficilement.

— Soit, gémit-il. Je vous crois.

Après tout, il courait un assez grand nombre de ces histoires d'aventuriers qui se taillaient des empires chez les sauvages et vivaient parmi eux en satrapes. Ces deux-là étaient peut-être de ce genre. Toutefois, en les voyant si élégants, si libres, si policés, Franklin ne parvenait pas à faire coller cette image avec l'idée qu'il avait des aventuriers et des pirates.

Aphanasie s'était redressée. Il y eut un silence puis Auguste reprit la parole.

— Je suis roi, mais je ne souhaite pas de le rester. C'est justement pourquoi nous venons vous voir.

« S'il est roi, ce n'est décidément pas un souverain comme les autres, pensa Franklin. Je n'en ai jamais connu qui renoncent de leur plein gré à ce privilège. » Tous ces mystères finissaient par le réjouir et il y reprenait un intérêt.

— Pardonnez-moi, mes chers amis. J'ai toutes raisons de vous croire car vous me paraissez dignes de confiance. Mais permettez-moi de vous dire que, pour le moment, votre affaire est strictement incompréhensible.

— Nous ne demandons qu'à vous l'expliquer, dit Auguste. D'ailleurs, nous avons traversé l'Atlantique pour cela.

— Eh bien, allez-y.

— C'est que c'est une longue histoire.

— Une très longue histoire, renchérit Aphanasie, la jeune femme que Franklin ne quittait plus des yeux.

— Elle traverse de nombreux pays, elle met en scène

des drames et des passions violentes, elle se déroule chez des peuples lointains dont les cultures et les langues sont différentes de tout ce que l'on connaît en Europe...

— Qu'à cela ne tienne ! Au contraire, vous mettez mon intérêt à son comble. Je n'aime rien tant que d'entendre de grandes histoires. Elles me font oublier mon âge et mes maux.

— C'est qu'elle est vraiment très longue et que, pour la raconter, il nous faudra peut-être plusieurs jours.

— Tant que votre récit me passionnera, vous serez les bienvenus. Soyez pour mes douleurs comme Shéhérazade pour la mort. Suspendez-les par votre parole.

— Soit, conclut gravement Auguste. Nous vous conterons notre histoire à tour de rôle. Si Aphanasie m'y autorise, je vais commencer.

Benjamin Franklin se cala dans son fauteuil, les yeux mi-clos. Dehors, des tourbillons de vent faisaient voler les feuilles d'érable dans le jardin d'automne. Richard avait allumé un feu et posé une tasse de thé fumant devant les causeurs. Le parfum d'Aphanasie emplissait l'air tiède de la pièce. Pouvait-il y avoir, pensait Franklin, une plus parfaite image du bonheur sur cette terre ?

AUGUSTE

I

Je dirais que tout est parti du jour où mon père a chassé mon précepteur. Il s'appelait Bachelet. C'était un Français. Nous l'avions chez nous depuis trois ans. Avant son arrivée, mon existence était d'une grande tristesse. Vous savez ce qu'est la vie dans ces vieux châteaux... Non, bien sûr, vous ne le savez pas. Vous n'avez rien de tel ici, en Amérique !

Imaginez une immense bâtisse noire, avec des murs épais comme deux chevaux côte à côte. Les rares ouvertures étaient celles que mon bisaïeul avait fait percer quand la menace des Turcs s'était éloignée. La région est verte en été. On devrait toujours se méfier des pays verts ; c'est qu'ils sont bien arrosés.

De fait, au printemps et à l'automne, nous vivions dans la pluie. Aux confins de la plaine hongroise, là où les terres s'élèvent doucement vers les Carpates et la Pologne, les nuages rampent le long des pentes, étouffent les vallées et s'irritent de la moindre résistance. Le piton sur lequel était construit notre château payait cher son arrogance : il était giflé de bourrasques et d'averses la

moitié de l'année. Les pluies d'automne ne le cédaient qu'aux premières neiges, et l'hiver, tout se figeait dans un froid de glace.

C'était ma saison préférée : claire, blanche comme le sol givré et bleue à l'image d'un ciel sans nuages. J'ai souvent pensé que les couleurs de nos armoiries étaient un hommage aux teintes éclatantes de l'hiver. Un de mes ancêtres, au creux d'un mois de janvier glacial comme nous les connaissions, avait dû choisir son blason en regardant le paysage par sa fenêtre.

En tout cas, avant l'arrivée de Bachelet, mon enfance fut sombre et solitaire. Mes sœurs, plus âgées, feignaient de ne pas me connaître. Ma mère était une femme mondaine qui voyageait seule à la cour de Vienne. Je l'adorais, quoiqu'elle ne m'eût jamais manifesté la moindre tendresse et qu'elle réprimât mes élans quand elle apparaissait. J'admirais sa beauté grave, son élégance, ses yeux couleur du ciel d'hiver qu'elle avait eu la bonté de me léguer. C'était un être gracieux, fragile, enveloppé dans des châles au moindre courant d'air. Elle ne survivait au château qu'en restant dans le voisinage d'immenses cheminées où les domestiques, pour entretenir un brasier, jetaient des forêts entières. Je m'étonnais que, si fragile, elle ait pu donner naissance à trois enfants. J'étais encore malingre et je m'en désolais quand je contemplais sur les murs les portraits de mes rudes ancêtres magyars, bardés de cuirasses, armés d'épées qui devaient peser deux fois mon poids. J'étais seulement heureux de faire à ma mère ce cadeau d'avoir au moins un enfant à sa taille, dans lequel, espérais-je, elle pouvait retrouver ses joues creuses, ses fins cheveux clairs, ses membres grêles...

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

Le tour du monde du roi Zibeline

— Mes amis, s'écria Benjamin Franklin, permettez-moi de dire que, pour le moment, votre affaire est strictement incompréhensible.

— Nous ne demandons qu'à vous l'expliquer, dit Auguste. Et d'ailleurs nous avons traversé l'Atlantique pour cela.

— Eh bien, allez-y.

— C'est que c'est une longue histoire.

— Une très longue histoire, renchérit Aphanasie, sa jeune épouse que Franklin ne quittait plus des yeux.

— Elle traverse de nombreux pays, elle met en scène des drames et des passions violentes, elle se déroule chez des peuples lointains dont les cultures et les langues sont différentes de tout ce que l'on connaît en Europe...

— Qu'à cela ne tienne ! Au contraire, vous mettez mon intérêt à son comble...

Comment un jeune noble né en Europe centrale, contemporain de Voltaire et de Casanova, va se retrouver en Sibérie puis en Chine, pour devenir finalement roi de Madagascar... Sous la plume de Jean-Christophe Rufin, cette histoire authentique prend l'ampleur et le charme d'un conte oriental, comme le XVIII^e siècle les aimait tant.

Un roman vif, fougueux, enthousiasmant par l'auteur de L'Abyssin, de Rouge Brésil (prix Goncourt 2001) et du Grand Cœur.



Le tour du monde du roi Zibeline
Jean-Christophe Rufin

Cette édition électronique du livre
Le tour du monde du roi Zibeline de Jean-Christophe Rufin
a été réalisée le 2 mars 2017 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070178643 - Numéro d'édition : 297319).
Code Sodis : N80560 - ISBN : 9782072659324.
Numéro d'édition : 297321.